

SILVIA ALBARELLA ET ANNE TISMER

Silvia Albarella et **Anne Tismer** ont des parcours à la fois différents et complémentaires. L'une est italienne et vit à Berlin depuis 1996, tandis que l'autre, Suisse-Allemande née en France, à l'enfance globe-trotteuse, partage sa vie entre Berlin et Lomé. Avec *Non-Tutta*, Silvia Albarella prend pour la première fois les rênes d'un projet théâtral. Costumière et scénographe, œuvrant sur la scène théâtrale allemande indépendante comme sur celle des théâtres d'ensemble, elle a jusqu'alors travaillé pour des collectifs et des compagnies de danse-théâtre comme TanzZeit-Jugendcompany et Riki von Falken. Pour sa première incursion en tant que metteuse en scène, elle a demandé à Anne Tismer d'écrire le texte de cette performance et d'en être le centre incandescent. Le public du Festival d'Avignon connaît bien Anne Tismer pour l'avoir découverte, magnétique, dans le rôle-titre de *Nora* et dans le *Concert à la carte* de Thomas Ostermeier présentés en 2004, et l'avoir retrouvée en 2010, aux côtés de Stanislas Nordey et Laurent Sauvage, dans *My Secret Garden* de Falk Richter. Performeuse et plasticienne, elle ne cesse d'élargir le champ de l'art vivant avec ce qu'elle nomme ses « actions », des objets scéniques et plastiques qui ouvrent la voie à de nouvelles expérimentations, et qu'elle mène aujourd'hui principalement à Lomé avec des jeunes artistes togolais.

www.non-tutta.de / www.silviaalbarella.de / www.annetismer.de

Entretien avec Silvia Albarella et Anne Tismer

Quelle est la signification du titre de votre performance, *Non-Tutta*, que vous traduisez en français par « Pas-toute » ?

Silvia Albarella : « Non-Tutta » est un concept psychanalytique désignant une personne qui n'est pas entière, qui subit un manque. On trouve son origine dans des textes du Français Jacques Lacan. Le « Pas-toute » signifie qu'une personne est « incomplète ». Mais on ne doit pas confondre cet état avec quelque chose d'inachevé, que l'on pourrait compléter. Ici, le manque existe et ne peut être comblé.

Anne Tismer : La personne souffrant d'un trouble de la personnalité histrionique essaie toujours de combler ce manque à travers une ou plusieurs personnes. Elle supporte très difficilement le vide intérieur inhérent à tout être humain.

Anne Tismer, vous partagez la scène avec un musicien, Tom Tiest, avec lequel votre personnage entretient une relation qui semble vitale. « Tu ne te soucies pas de moi. Comment peux-tu me traiter comme ça ? Je souffre et tu ne fais rien du tout. », dites-vous à un moment du spectacle. Comment évolue cette relation ?

A.T. : C'est une relation un peu pathologique, car personne ne peut combler le manque que mon personnage exprime. Il faut apprendre à vivre avec le vide intérieur, mais c'est justement ce que l'histrionique ne peut pas réaliser. Il a sans cesse l'impression que l'Autre n'est pas suffisamment là.

Pourquoi est-ce un musicien, plutôt qu'un comédien, qui remplit ce rôle ?

S.A. : C'est une décision très intuitive ! Mais je pense que cela est dû au fait que nous ne souhaitons pas raconter une histoire avec un début et une fin. Cette pièce est le récit d'une personnalité, de ce qu'est l'histrionisme, ce « trouble de la personnalité » comme on dit dans le langage psychiatrique. Ce symptôme s'exprime à travers une forme très particulière de communication, qui ne peut apparaître que lorsque quelqu'un d'autre est présent. J'ai choisi un musicien, car la base de *Non-Tutta* est très musicale. Ainsi se développe une forme singulière de communication : l'un joue, tandis que l'autre parle. Bien sûr, le public a aussi une place à l'intérieur de cet étrange dialogue.

L'histrionisme est le concept moderne de l'hystérie. « Histrion » est un mot ancien, qui désigne l'humoriste, le clown, le membre du cirque ou l'artiste. Est-ce à dire que c'est un trouble particulièrement théâtral ?

A.T. : L'histrionique veut qu'on le remarque. Il faut qu'il attire l'attention à tout prix. Aujourd'hui, je crois que le mot « hystérie » ne fait plus partie du vocabulaire médical et scientifique. Le mot « hystérie » vient du grec et peut être traduit par « utérus ». Le psychologue Sigmund Freud a utilisé ce mot pour des femmes – je crois même des femmes bourgeoises qui étaient ses clientes. À son époque, les femmes étaient, durant toute leur vie, sous l'emprise d'une tutelle et avaient la même existence juridique que les enfants, les animaux, les handicapés mentaux... Comme les femmes ne pouvaient s'exprimer, elles ont développé des symptômes. Cela se passait sans qu'elles puissent contrôler ces mécanismes physiques : elles souffraient d'une paralysie, ne pouvaient tout à coup plus parler ou bien devenaient aveugles. Les individus opprimés développent fréquemment ce type de syndromes.

S.A. : Il s'agissait pour nous de rechercher les pathologies actuelles comme l'hystérie. Il existe plusieurs sous-catégories aujourd'hui ; l'anorexie, l'alcoolisme et certains types de dépression en font clairement partie. Lorsque nous avons entendu parler de ce trouble histrionique de la personnalité, nous nous y sommes intéressées car c'est la parfaite transcription d'un phénomène qui est très répandu dans notre société actuelle. Je me suis d'ailleurs aperçue que beaucoup de gens s'y reconnaissent.

A.T. : Les histrioniques sont parfois très drôles. Mais s'il est divertissant d'observer un histrionique, pour lui, c'est horriblement épais d'être ainsi.

Dans la performance, Anne Tismer, vous dites : « Normalement, il est peu probable de trouver l'hystérie dans le monde occidental, car l'oppression y est interdite. Toutefois, l'histrionise subsiste encore. » Définiriez-vous ce type d'histrionisme comme un phénomène européen ?

A.T. : Sur le papier, l'Europe de l'Ouest est un système démocratique, avec des lois justes, dans lequel chaque personne peut être assurée de ses droits et peut s'y référer si nécessaire. Mais il existe tout de même ici de nombreux établissements ou institutions qui sont oppressifs. On ne peut pas les critiquer car on risque, par exemple, de se faire licencier en guise de représailles. Il faut faire partie de chaque système et s'adapter. Sinon, on n'a pas d'argent. Et si on ne gagne pas d'argent, on est tributaire des systèmes sociaux qui existent dans l'Europe de l'Ouest, mais dans lesquels l'humain peine à conserver sa dignité. Je suis prête à parier que dans ce type de contexte, les phénomènes histrioniques se développent très rapidement. Vivre la liberté en Europe coûte cher.

S.A. : La pression que les gens doivent supporter en Europe est du pain béni pour des pathologies comme l'anorexie ou l'alcoolisme. Inconsciemment, ils développent des réponses à des pressions constantes. Il n'y a pas vraiment de guérison possible. On peut soit tenir la pathologie sous contrôle ou bien la détourner de manière positive.

Le livre de Chiara Mangiarotti, *Figures de la femme dans le cinéma de Jane Campion. Une lecture psychanalytique*, a-t-il été le point de départ de *Non-Tutta* ?

S.A. : C'était le point de départ initial, duquel nous nous sommes ensuite éloignées. Dans ce livre, Chiara Mangiarotti développe une analyse du film de Jane Campion, *La Leçon de piano*, dans laquelle elle explique pourquoi l'héroïne est muette. Ce mutisme était un symptôme assez courant au tournant du siècle. J'étais fascinée par cette femme qui décidait de ne plus parler. Je pensais qu'elle communiquait par le piano. Mais en lisant l'analyse de Chiara Mangiarotti, j'ai compris que ce n'était pas la musique qui instaurait une communication, mais plutôt son mutisme. J'ai trouvé cela extrêmement intéressant. Anne et moi avons poursuivi nos recherches et sommes parvenues à quelque chose d'assez contradictoire : dans *Non-Tutta*, Anne dit aspirer au silence, mais tente sans cesse d'amorcer une communication.

Dans cette communication contradictoire, la musique est-elle vécue comme un apaisement ? Quel rôle joue-t-elle ?

A.T. : Les textes que nous avons choisis parlent toujours d'un échange qui ne fonctionne pas. Je sers le thé, mais il n'y a pas de thé. Je me réjouis d'avoir des invités, mais je me laisse totalement déborder par le fait de les recevoir. Je respire, mais l'oxygène n'arrive pas dans mes poumons. Je ne veux pas mourir, mais je ne veux pas de médecin. Ça me dépasse quand j'ai des invités, mais je ne veux pas être seule, etc. On retrouve la même idée dans les chansons de Mano Solo, « C'est toujours quand tu dors, que j'ai envie de te parler. », de Johnny Cash, « *...I ain't never got nothin' from nobody, no time... I don't intend to do nothin' for nobody, no time.* » ou encore de Joy Division dans *She's Lost Control*, chanson interprétée par Ian Curtis dans laquelle le personnage perd contrôle sans être capable de recevoir l'aide de la personne à ses côtés. Comme le personnage de *Non-Tutta* ne peut ressentir aucune réciprocité, il est aussi incapable de construire quelque chose avec les autres.

S.A. : *Non-Tutta* parle d'une communication qui emprunte de nombreux détours, qui ne peut jamais être directe.

Sur scène, il y a une sorte de cocon de laine que vous avez fabriqué, Anne Tismer, et dans lequel vous vous enroulez au début du spectacle. Confectionner des objets permet-il d'acquérir une maîtrise sur le monde ?

A.T. : Tout à fait. Tous mes objets représentent des choses qui me font peur. En ce moment, je les fabrique plutôt avec de la laine. Ils sont doux et je n'ai alors plus peur d'eux. Nous les appelons les « monstres ».

S.A. : J'ai lu que nous avons tous besoin d'un endroit où l'on pouvait apprivoiser sa propre souffrance et ses peurs intimes. Lorsque le personnage d'Anne a ce monstre sous les yeux, cela va mieux car il est tout simplement présent. Il a une réalité tangible.

Silvia Albarella, vous êtes costumière et scénographe. La scénographie de *Non-Tutta* est-elle la projection de l'inconscient du personnage d'Anne Tismer ?

S.A. : Après avoir longtemps discuté avec Anne, il était clair que la scène devait être un cube blanc, dans lequel il y aurait Anne, un musicien et une projection vidéo. Dès le départ, j'ai eu l'intuition de projeter un film d'animation, dans lequel le monstre de laine vivrait. Car l'histrionique a une imagination extrêmement fertile : il voit des images comme si un film se déroulait parallèlement à sa vie. Je voulais rendre sensible ce monde imaginaire. Les projections filent donc sur les murs, comme si des personnes couraient.

A.T. : C'est un monde dans lequel on peut se réfugier. L'histrionisme est également la façon qu'ont certaines personnes de se maintenir en vie.

Dans *Non-Tutta*, ce monde imaginaire n'est-il pas souvent de l'ordre du cauchemar ?

A.T. : Effectivement, car l'histrionisme fait dévier les situations les plus simples vers des crises de panique. Tout est potentiellement une catastrophe. C'est une question de proportion. Tout ce que j'ai écrit dans ce texte appartient à mon expérience personnelle. J'ai simplement beaucoup exagéré les éléments.

S.A. : Pour la personne qui le vit, c'est un cauchemar. Les autres personnes ne le remarquent souvent pas ou bien trouvent la situation tout simplement amusante. Ce qui ne fait qu'empirer l'état de l'histrionique.

Dans ce projet, de nombreux animaux apparaissent : une grenouille, une gerboise... Sont-ils des métaphores de la personnalité histrionique ?

A.T. : À la fin de l'action, le personnage s'identifie totalement à la gerboise aux grandes oreilles. L'élément caractéristique de cette gerboise aux oreilles géantes, qui a été fondamental dans ce projet, est l'état de torpeur dans lequel elle peut entrer. Pour l'histrionique, la vie est tellement épuisante. Certaines formes d'alcoolisme, d'anorexie, d'asthme ou même d'eczéma sont par exemple des sortes de torpeur. La communication demande une certaine sensibilité ou n'est plus possible.

S.A. : Nous avons travaillé *Non-Tutta* à partir de fables. Cette performance est de l'ordre du conte. Rien n'est vraiment nommé dans notre travail. Par exemple, la grenouille que Tom incarne représente le prince que l'on ne cesse de chercher. C'est un personnage de conte.

A.T. : Certains psychologues ont interprété les contes en disant que tous leurs personnages n'étaient qu'une seule et même personne. Ils font tous partie d'un « moi ». Tant que le prince n'est pas devenu prince, le « moi » ne peut pas se déployer. La grenouille représente ce que l'on a trop longtemps refoulé, ce dont on ne veut plus parler par crainte que la douleur ne reflue. La fin du conte raconte le moment où l'on a réussi à surmonter les épreuves. Tom et moi sommes donc une seule et même personne dans ce projet.

Qu'est-ce qui vous a conduit à entamer cette collaboration sur *Non-Tutta* ?

S.A. : En 2005-2006, j'ai commencé à travailler pour la scène indépendante et j'ai rencontré Anne. En Allemagne, le fonctionnement du théâtre institutionnel est très codifié et extrêmement hiérarchisé. La scène indépendante est un tout autre monde : chacun est responsable de l'ensemble du projet. Je dis toujours que 20 % de mon travail est de l'art, le reste n'est qu'organisation. Mais c'est ce qui permet aujourd'hui de dire : « Avec *Non-Tutta*, je réalise mon propre projet. »

A.T. : Silvia a créé une performance qui s'appelle *Wait here for further instruction* avec Anne Hirth dans le Ballhaus Ost à Berlin. Cette performance m'a beaucoup plu et nous avons décidé de faire un projet ensemble. Selon moi, c'est la scène indépendante berlinoise qui propose les choses les plus audacieuses sur le plan artistique en Allemagne. Les conditions financières n'y sont pas aussi intéressantes qu'en Belgique ou en France, mais il y a des initiatives pour faire évoluer la situation. J'aime également y travailler en raison du fait qu'elle rassemble une majorité d'étrangers. J'adore évoluer dans des structures multiculturelles. J'ai grandi en France, en Espagne et dans les Pays-Bas. Et depuis 2010, je vis et travaille surtout au Togo.

Quel a été votre processus de travail ?

S.A. : Au départ, nous avons beaucoup parlé...

A.T. : ... et aussi beaucoup lu ! Notamment de nombreux livres sur l'histrionisme.

S.A. : Nous avons fait des recherches, lu beaucoup de contes, que nous n'avons finalement pas vraiment utilisés. Nous avons vu des films de Luis Buñuel, Roberto Benigni, Jane Campion.

A.T. : Puis je me suis retirée et j'ai écrit tout un tas de textes... Silvia a choisi les parties qu'elle voulait garder. Et on a travaillé.

S.A. : Ensuite, nous avons commencé à répéter avec Tom. Nous avons cherché des chansons, des bruitages, et avons déterminé la dramaturgie de la soirée. Nous avons sollicité le regard extérieur de Julie Pfeleiderer, qui nous a accompagnées dans ce processus.

Anne Tismer, dans certains de vos anciens projets, *Bongani*, *Woyzickine*, *Hitlerine*, vous vous appropriez des figures masculines en les féminisant. Voulez-vous déconstruire une certaine image de la femme ? Poursuivez-vous cette recherche dans *Non-Tutta* ?

A.T. : Je n'ai pas consciemment cherché à poursuivre cette recherche, mais finalement, on peut considérer ces différents projets comme des analyses de différents phénomènes psychologiques si on veut : *Bongani* parle d'une personne qui est traumatisée, *Woyzickine* raconte l'histoire d'une maniaque et *Hitlerine* s'intéresse au narcissisme et aux sociopathes. Dans mes précédents projets, j'ai en partie essayé de détourner les clichés féminins que l'on trouve dans la majorité des vieux textes dits classiques. J'ai écrit *Non-Tutta*, car le sujet me plaisait. Le personnage est féminin, mais il pourrait tout aussi bien être masculin.

S.A. : Oui, même si l'on remarque que les hommes se comportent souvent de manière un peu différente. Les histrioniques sont la plupart du temps des femmes. Les hommes sont plutôt narcissiques.

A.T. : Oui, mais c'est un phénomène social. Plus la société est patriarcale, plus le nombre de femmes histrioniques est élevé et moins les femmes sont narcissiques et vice versa.

À la fin de la performance, un film est projeté sur le mur : il montre Anne, Tom et le monstre dansant dans une sorte d'installation artistique ou de terrain de mini-golf. On pense à la fin d'un film, à une sorte de rêve. Pourquoi finir ainsi ?

S.A. : Nous devons sortir de cet appartement et nous nous sommes inspirées des films de Fellini, dans lesquels il y a souvent des visions oniriques.

Anne Tismer, vous vivez une grande partie de l'année au Togo. Est-ce important pour vous de participer à cette édition du Festival d'Avignon avec Dieudonné Niangouna et Stanislas Nordey comme artistes associés ?

A.T. : Oui. C'est très important, surtout concernant notre travail au Togo. Je suis très curieuse de rencontrer Dieudonné Niangouna. Au Togo, je collabore avec l'association d'écrivains Escale des écritures, qui compte notamment Joël Ajavon, jeune auteur également traducteur de *Non-Tutta*, ou encore Jean Kantchebe. J'ai également déjà travaillé avec Stanislas Nordey pour *My Secret Garden*. C'est quelqu'un que j'apprécie beaucoup. Je me réjouis donc de faire partie de l'édition à laquelle ces deux personnalités marquantes sont aujourd'hui associées.



NON-TUTTA (PAS-TOUTE)

TEXTE D'ANNE TISMER

CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

durée 1h15 - première en France

18 À 15H | 19 20 À 15H ET 19H

conception et accessoires **Silvia Albarella** texte et objets **Anne Tismer** musique **Tom Tiest** dramaturgie et collaboration artistique **Julie Pfeiderer**
vidéo **Sirko Knüpfer** lumière **Arnaud Poumarat** regard extérieur **Bart van den Eynde**

avec **Tom Tiest, Anne Tismer**

coproduction Sophiensaele Berlin, Forum Freies Theater Düsseldorf
avec le soutien de l'Hauptstadtkulturfonds, de l'Istituto di cultura italiana et de la Flämische Repräsentanz Berlin